

LES HÉRITIERS
de la Calder Wood

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Les héritiers de la Calder Wood / Marylène Pion

Nom: Pion, Marylène, 1973- , auteure

Pion, Marylène, 1973- | Noces de papier

Description: Sommaire incomplet: tome 3. Les noces de papier

Identifiants: Canadiana 20230068618 | ISBN 9782898670305 (vol. 3)

Classification: LCC PS8631.I62 H47 2023 | CDD C843/.6-dc23

Publié sous le titre *Calder Wood* © 2025 Éditions Jeanne & Juliette
© 2025 Les Éditeurs réunis, pour la présente édition.

Illustration de la couverture: Oscar Casel

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARYLÈNE PION

LES HÉRITIERS
de la Calder Wood

★★★ *Les noces de papier*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

La chapelière, 2024

Les héritiers de la Calder Wood

1. *La dame de compagnie*, 2023
2. *Le testament*, 2024

Les étrangers d'ici, 2022

Les lumières du Ritz

1. *La grande dame de la rue Sherbrooke*, 2021
2. *Les heures sombres*, 2021
3. *Les étincelles de l'espoir*, 2022

Le cabaret, 2020

Rumeurs d'un village

1. *La sentence de l'Allemand*, 2019
2. *L'heure des choix*, 2019

Le grand magasin

1. *La convoitise*, 2017
2. *L'opulence*, 2017
3. *La chute*, 2018

Les secrétaires

1. *Place Ville Marie*, 2015
2. *Rue Workman*, 2015
3. *Station Bonaventure*, 2016

Les infirmières de Notre-Dame

1. *Flavie*, 2013
2. *Simone*, 2013
3. *Évelina*, 2014
4. *Les Nursing Sisters*, 2014

Flora, une femme parmi les Patriotes

1. *Les routes de la liberté*, 2011
2. *Les sacrifices de l'exil*, 2012

À Kim, ma sœur de cœur.

« De billots pour le papier
Des billots pour le carton
Des billots pour se chauffer
Des billots pour les maisons
Pas d'billots pas d'écrivains
Pas de livr's comme de raison
Ça s'rait peut être aussi ben
Mais peut être aussi que non. »

Extrait de *La Drave* – FÉLIX LECLERC

Prologue

Juin 1902

Assoupie par le roulement du train, Florence, tête tournée vers l'extérieur, observait le paysage qu'elle connaissait bien et qui se déployait sous ses yeux. Elle était fascinée par ces arbres au feuillage caduc qui défilaient le long de la voie ferrée. Des essences différentes des résineux qui peuplaient les forêts plus au Nord. Ces forêts qui constituaient la richesse de la Calder Wood et qui alimenteraient la nouvelle usine de pâtes et papiers de Gregory. Son cœur se serra en pensant à lui. Elle ne pourrait jamais lui pardonner la fourberie dont elle était victime. Ses yeux se posèrent sur son annulaire, cette alliance passée à son doigt qui ne voulait plus rien dire et qui témoignait de sa trahison. Épuisée par ses pensées qui tournaient en boucle, Florence n'avait pas la force de retirer l'anneau de son doigt. Elle préférait le dissimuler dans le pli de sa robe de voyage.

Les mots de Fiona lui revenaient sans cesse en tête. La lettre écrite à sa mort était inoubliable. L'encre couchée sur papier par la main de Fiona comme une marque au fer rouge imprimé pour toujours sur son cœur l'empêchait de respirer. Ces quelques mots avaient réduit à néant l'estime qu'elle avait alors pour son mari, et aussi pour elle-même. Il s'était moqué d'elle, lui avait fait croire en son amour alors qu'il n'en était rien. Il l'avait épousée pour

recupérer son bien. Elle ravala ses larmes. Elle avait bien fait de fuir le plus rapidement possible Montréal, cette hypocrisie, cette mascarade. Cette trahison.

Sa sœur, Désirée, lui avait suggéré d'attendre au moins le retour de son mari pour des explications, mais elle en avait été incapable. C'était sa sœur qui avait été l'artisane de son malheur en lui transmettant ce billet accablant, mais c'était aussi elle qui lui avait ouvert les yeux, et sans doute sauvé sa dignité. Florence était tombée amoureuse d'un imposteur. L'homme qu'elle croyait sincère, ne l'aimait pas. Il s'était servi d'elle. Avec empressement, elle avait fait ses bagages et avait quitté le manoir sans prévenir personne ni dire où elle allait. Elle regrettait tout à coup d'avoir laissé cette lettre derrière elle, seule preuve de la fourberie de son mari, mais elle était partie. C'était désormais sa parole contre la sienne. Mieux valait se détacher complètement de ces phrases fatales qui avaient brisé ce qui lui restait de confiance envers Gregory Calder. Partir pour mieux réfléchir à la suite des choses, à son avenir, trouver la meilleure façon d'affronter cet homme méprisable qu'elle avait cru aimer. Le regard brouillé par les larmes refoulées depuis son départ de Montréal, elle renifla et s'épongea les yeux de son mouchoir. Comment avait-elle pu être aussi sotte et croire en Gregory? Ce qu'il avait fait pour arriver à ses fins était insoutenable. Elle l'avait cru quand il disait l'aimer, il l'avait bernée, allant même jusqu'à briser son amitié avec Rhys pour atteindre son but, reprendre la part d'héritage qui lui revenait. Florence songea à Rhys qui l'avait mis en garde à propos de Gregory, elle regrettait amèrement d'avoir ignoré ses conseils.

Ces étendues d'arbres et de champs verdoyants qui se balançaient doucement sous la brise ne parvenaient pas à calmer l'agitation fiévreuse dont elle était la proie depuis qu'elle avait quitté Montréal. Elle avait cru que de s'éloigner du manoir lui apporterait

une sérénité, mais elle était toujours liée à ce mariage précipité. Elle délaissa sa contemplation méditative pour ramener son attention vers les passagers de la voiture qu'elle occupait. Loin de partager l'excitation de l'arrivée imminente qui avait gagné les autres voyageurs, Florence, le cœur lourd, détourna le regard. Presque deux ans s'étaient écoulés depuis qu'elle avait fui Sainte-Julienne. Triste constat d'être encore une fois dans cet état désespéré de fuite, du désir de s'éloigner de ce qui la faisait souffrir. La première fois, elle avait quitté Léon qui l'avait trompée avec sa sœur Désirée et avait trouvé son salut dans ce poste de dame de compagnie auprès de madame Calder. Maintenant elle fuyait encore une fois une trahison qui lui comprimait le cœur, bien plus douloureuse que celle de Léon Bessette. Gregory qu'elle aimait profondément et à qui elle avait lié sa vie, l'avait humiliée et trompée de la plus vile façon. Ses paroles enjôleuses qu'elle avait bues et qui étaient devenues poison lorsqu'elle avait découvert la vérité. La bague qu'il avait glissée à son doigt, lui faisant croire en son amour dans l'unique but de la déposséder de ce que madame Calder lui avait légué. Ce plan qu'il avait si bien élaboré probablement durant le mois passé au chantier, allant même jusqu'à lui faire croire en sa sincérité, en affirmant qu'il l'acceptait telle qu'elle était. Florence ne pouvait que se reprocher sa grande naïveté de s'être laissé prendre au jeu de ce beau parleur. S'éloigner de Montréal et tenter de se reconstruire, loin du manoir et plus encore, de Gregory Calder.

LA DISPARUE

1

Un silence feutré baignait les couloirs du manoir Calder, troublé seulement par le crépitement discret des planchers que les domestiques astiquaient avec ferveur. L'été s'étalait avec langueur sur Montréal, engourdisant les esprits et ralentissant les pas. Les lourds rideaux, tirés à demi, laissaient filtrer une lumière dorée qui dansait sur les parquets cirés. Dehors, les arbres frémissaient à peine sous la brise chaude, comme s'ils retenaient leur souffle, en écho à l'atmosphère suspendue de la demeure. Tout semblait figé dans une attente muette, un souffle suspendu.

Derrière la bâtisse, les draps et les chemises, amples et bien amidonnés, séchaient sagement sous le soleil, agités par le souffle doux du vent. Le prestige du manoir Calder, immuable, semblait intact malgré le bouleversement discret, mais profond qui régnait en ces lieux. La façade imposante se tenait droite, comme indifférente aux tumultes intérieurs, mais chaque brique, chaque vitre semblait porter en silence le poids de l'absence.

Dans la cuisine, Malvina, imperturbable, surveillait d'un œil avisé les pots de confiture disposés en file indienne sur le plan de travail. Une odeur de fraise mûre mêlée au sucre flottait dans l'air, adoucissant les tensions invisibles qui semblaient s'être infiltrées entre les murs de la maison. Elle touilla lentement sa marmite en fonte, les joues empourprées par la chaleur, tandis qu'elle fredonnait un

air ancien, presque religieux, comme si l'acte de confire les fruits relevait d'un rituel sacré. Elle songeait déjà aux matins d'hiver, à ces tartines sucrées qui réchaufferaient les âmes engourdis.

Dans l'aile principale, la poussière était traquée avec zèle par Clotilde et Joséphine, la nouvelle domestique, tout juste arrivée de la campagne. L'odeur âcre du caustique flottait dans les couloirs du rez-de-chaussée, mêlée aux parfums familiers du bois et de la cire. Chaque boiserie reluisait sous les soins prodigués, chaque marche polie semblait un hommage muet à une maison qui refusait de se laisser aller à la décrépitude. Joséphine, encore peu familière avec les habitudes de la maisonnée, jetait des regards inquiets à Clotilde, qui menait l'entreprise propre aux vieilles demeures bien tenues.

Amos et Victorine, quant à eux, dressaient l'inventaire des garde-manger et du cellier. Leur méthode était précise, presque cérémonielle. Les bocaux, les sacs de farine, les bouteilles de sirop d'érable, les légumes du potager et les viandes mises en conserve, formaient une armée bien rangée contre les incertitudes de l'avenir. Ils s'échangeaient peu de mots, mais leurs gestes synchronisés trahissaient une entente silencieuse forgée par les années. Non loin de là, Désirée terminait les préparatifs de ses valises, veillant également à celles d'Etta O'Sullivan. Le séjour à Cacouna, tant attendu, devait offrir à l'ancienne intendante une convalescence paisible, loin des douleurs récentes.

Dans les jardins, Basile s'affairait depuis l'aube. L'homme à tout faire, infatigable, arrachait les mauvaises herbes avec une vigueur presque rageuse. Aucun massif ne serait négligé, aucun sentier laissé à l'abandon. Les jardins de Calder Wood avaient toujours été un sujet de fierté, et il comptait bien les préserver dans toute leur splendeur. Il prenait de l'avance, conscient qu'il devrait s'absenter

bientôt pour rejoindre Sainte-Julienne et, enfin, épouser sa chère Victorine. Cette perspective illuminait ses pensées d'une chaleur discrète, qu'il gardait précieusement pour lui.

Car Florence était partie. Et avec elle, un pan entier de la paix fragile du manoir s'était évaporé. Depuis son départ, les couloirs semblaient plus vastes, les pièces plus vides, même lorsque l'on s'y affairait. C'était comme si le cœur même de Calder Wood avait cessé de battre, remplacé par une attente sourde, pleine de non-dits. Les regards s'échangeaient avec retenue, chacun feignant l'ignorance d'une douleur partagée.

Dans le bureau, Gregory Calder se tenait assis derrière son grand secrétaire en acajou. Le regard fixe, les traits tirés, il relisait une fois de plus les chiffres présentés par ses contremaîtres. Mais même les colonnes de dépenses, autrefois rassurantes, lui paraissaient floues. Chaque ligne, chaque chiffre, chaque prévision était un rappel douloureux de ce qu'il avait perdu. De celle qu'il avait blessée. La plume suspendue entre ses doigts tremblait à peine, mais son poing était crispé, blanc sous la tension. Le silence de la pièce semblait l'écraser, amplifié par le tic-tac régulier de l'horloge et le léger froissement du papier sous ses doigts.

Charlotte entra sans frapper, comme elle l'avait toujours fait. Sa démarche résolue tranchait avec la nonchalance affichée de son cadet. Elle jeta un œil rapide à la pièce sombre, tira les rideaux sans ménagement, laissant entrer un flot de clarté qui arracha un grognement à Gregory.

— Il fait si beau dehors. Tu devrais sortir un peu.

Sa voix ne souffrait aucune réplique, et son ton était celui d'une sœur qui n'attendait pas de réponse, mais un sursaut.

Gregory grimaça, rabattant les papiers devant lui comme un rempart dérisoire.

— Je ne te dérange pas, j'espère ? maugréa-t-il sans la regarder.

— Un peu de lumière ne te fera pas de tort, Gregory. Il fait un temps splendide, tu pourrais aller respirer un peu d'air.

— Respirer ? Je n'ai pas le temps pour les rêveries bucoliques. J'ai une liste de tâches aussi longue que le bras : vérifier les comptes, recruter de nouveaux contremaîtres, évaluer l'approvisionnement en matériaux, sans compter la visite des investisseurs qui approche à grands pas.

Charlotte croisa les bras, le regard perçant.

— Tu oublies la plus urgente de toutes. Ta femme a quitté la maison. Tu ne crois pas que cela mérite que tu interrompes un instant ton emploi du temps ?

Gregory serra la mâchoire.

— Je voulais te saluer avant mon départ pour Cacouna. Nous prenons le train de dix heures avec Désirée et Etta.

— Les enfants ne sont pas avec toi ?

— Jeremy est dans la cuisine, en train de soudoyer Malvina pour quelques galettes. Il enseigne déjà à son petit frère l'art de charmer la cuisinière pour se remplir la panse.

Un léger sourire effleura les lèvres de Gregory.

— Je réitère l'invitation. Viens à Cacouna avec nous quelques jours. L'air salin te ferait du bien.

— Je ne peux pas me permettre de prendre des vacances, Charlotte. Je dois retourner à Grand-Mère d'ici quelques jours.

— En passant par Sainte-Julienne avant, je l'espère...

Le regard que lui lança Gregory aurait pu faire reculer un contremaître.

— Tu veux que j'aie la supplier de revenir? Que je courbe l'échine devant son père furibond? Je doute que Florence ait l'intention de remettre les pieds ici. Elle m'a quitté, Charlotte. Moi, je reste. C'est ainsi.

— Justement. Elle ne reviendra pas d'elle-même. Tu dois aller la retrouver. Lui parler. Lui dire ce que tu ressens. Tu ne peux pas espérer qu'elle revienne sans un mot, comme si rien ne s'était passé.

Gregory détourna les yeux. Il savait qu'elle avait raison. Mais son orgueil, ses doutes, cette maudite lettre... tout s'emmêlait dans sa tête. Comment lui expliquer qu'il n'avait jamais voulu la blesser? Qu'il aurait tout donné pour qu'elle n'apprenne jamais ce que sa grand-mère lui avait confié?

— Je n'ai pas le temps de parcourir la province entière pour la retrouver. Elle reviendra.

Charlotte pinça les lèvres, au bord de l'agacement.

— Tu dis l'aimer, mais tu refuses d'agir. Tu la laisses s'éloigner et tu t'enterres dans ton bureau comme un vieil ermite. Tu crois vraiment qu'elle va revenir parce que tu as rempli trois colonnes de chiffres?

Gregory se leva brusquement, comme pour signifier qu'il en avait assez entendu.

— Mon usine ne se bâtira pas toute seule, Charlotte. Ce projet... c'est tout ce que j'ai. Je ne peux pas tout abandonner pour courir derrière des sentiments.

— Mais tu peux perdre l'essentiel en restant figé. Tu crois que Granny aurait voulu ça ? Que Florence souffre seule, pendant que tu te planques derrière tes papiers ?

Il se tut, les épaules affaissées. Il n'avait jamais été doué pour les élans du cœur. Et pourtant, chaque matin, il se réveillait avec le vide qu'elle avait laissé dans le lit, dans la maison, dans sa vie.

— Je te le dis une dernière fois, dit Charlotte en attrapant ses gants. Tu as besoin d'elle autant qu'elle a besoin de toi. Elle t'attend peut-être. Ou peut-être pas. Mais tu ne le sauras pas en restant ici.

Elle tourna les talons, sans l'embrasser. Il resta seul, le regard fixé sur les rideaux tirés, les poings serrés. Il savait ce qu'il avait à faire. Il lui fallait juste un peu plus de courage... ou un peu moins d'orgueil.

2

L'imposante bâtisse de pierres grises de la rue Wellington avait cette majesté silencieuse qui imposait le respect, voire une forme de crainte. Chaque fois que Gregory en gravissait les quelques marches, il ressentait un frisson familier, mêlé d'appréhension et de sens du devoir. Les lourdes portes en bois sculpté, patinées par le temps, portaient en elles les vestiges du passé familial : elles avaient été taillées dans les arbres des toutes premières terres acquises par son grand-père Edmund, ce patriarche qu'il n'avait jamais connu, disparu bien avant sa naissance.

Il n'avait jamais franchi ces portes avec son père, tragiquement emporté avec sa mère dans un naufrage survenu alors qu'il n'était qu'un nourrisson. Non, c'était Fiona qui l'avait conduit ici pour la première fois, sa main d'enfant serrée dans celle, ferme, de sa grand-mère. Il revoyait cette scène : le plancher de marbre, les murmures feutrés, et l'écho solennel de leurs pas dans le hall. À l'époque, il n'en comprenait pas la portée. Aujourd'hui, chaque pierre, chaque marche, chaque moulure résonnait en lui comme une promesse silencieuse, un héritage à honorer.

Fiona Calder avait préservé cet empire d'une main ferme, s'imposant parfois des décisions impopulaires, allant jusqu'à briser certains liens pour assurer la pérennité de la maison. Florence,

cette étrangère à laquelle elle avait confié les rênes de la Calder Wood, en était l'exemple le plus déroutant. Un choix qui avait semé le doute. Était-ce un ultime coup d'éclat ou une vision lucide ?

Son cœur se serra. Où pouvait-elle bien être, Florence ? Était-elle en sécurité ?

D'un geste brusque, Gregory secoua la tête. Il ne pouvait s'autoriser à flancher. Pas ici. Pas maintenant. Les investisseurs de la Calder Paper comptaient sur lui. Il franchit le seuil avec la raideur des hommes qui refusent d'écouter leur propre fragilité. Dans le hall, le plancher de marbre reflétait la lumière d'un ciel d'été, et le majestueux escalier central s'imposait comme une colonne vertébrale menant à l'âme même de l'entreprise.

Cette fois-ci, pourtant, il s'arrêta quelques instants. De chaque côté de l'escalier, les portraits d'Isaac et d'Edmund semblaient l'observer, figés dans la toile comme les gardiens silencieux de la dynastie. Le regard de son père, encore jeune, portait une inquiétude qu'il connaissait trop bien. Gregory n'avait aucun souvenir de lui, seulement une absence sourde et persistante. Quant à son grand-père, son visage sévère, mais digne l'invitait à la droiture. Gregory se surprit à espérer qu'un jour, on verrait en lui la même trempe.

Il se promet de faire peindre un portrait de sa grand-mère. Fiona Calder avait porté cet empire à bout de bras pendant des décennies. Elle méritait sa place entre ces deux hommes. Florence l'approuverait, il en était certain. Ce serait un hommage légitime, nécessaire. Il avait hérité de cette fougue-là, il en était convaincu. Une fougue que Florence, elle aussi, possédait à sa façon.

Son cœur se serra de nouveau. Sa femme. Ce mot sonnait creux, presque irréel. Elle était partie sans attendre ses explications, le

laissant seul face à ses regrets. Il revivait cette unique nuit, ce moment suspendu où tout semblait possible. Et puis, le vide. Elle avait cru en sa trahison, sans chercher plus loin. Il doutait de savoir encore comment l'atteindre. Peut-être était-il déjà trop tard.

Alors, il inspira profondément. Il gravit les marches une à une, chaque pas chargé de cette résolution qu'il cultivait comme un bouclier. D'abord la Calder Paper. Ensuite, Florence. Si elle acceptait encore de l'entendre. Sinon... il ne lui resterait plus que le travail pour combler le silence. Et le silence, il le connaissait déjà bien trop.

* * *

Ranimé par sa rencontre avec les investisseurs, Gregory se sentit porté par une énergie nouvelle. L'accueil avait été favorable, les promesses concrètes. L'argent nécessaire à la concrétisation du projet était désormais à portée de main, et pour la première fois depuis des semaines, il respirait pleinement. Ces hommes d'affaires, pour la plupart issus du réseau montréalais, l'avaient écouté, questionné, testé – puis ils lui avaient tendu la main. Parmi eux, Perceval Hatley avait lui-même investi une somme non négligeable. Même Charlotte, à l'insu de Clinton, avait contribué. Ce geste de sa sœur, discret, mais symbolique, avait touché Gregory plus qu'il ne l'aurait imaginé. Elle validait ainsi sa place. Elle lui soufflait, en silence, qu'il en était digne.

Son regard se posa sur le mobilier de son bureau : l'acajou massif du secrétaire, les fauteuils aux lignes souples, la clarté limpide qui tombait de la haute fenêtre donnant sur la rue Wellington. Un parfum discret de papier et de cuir ciré flottait dans l'air, bien loin des senteurs résineuses de la forêt. Il lui semblait pourtant pouvoir s'habituer à ces murs. Ce bureau, longtemps ignoré, ne l'effrayait

plus. Pour la première fois, Montréal lui semblait familière, presque accueillante. Une idée le frôla, fugace : et si sa place était finalement ici ?

Il se redressa lorsqu'on frappa à la porte. Perceval entra sans attendre de réponse, vêtu de lin clair, l'allure élégante, la main tendue dans un salut complice.

— Tu t'en es bien tiré, Gregory. Ta grand-mère serait fière de toi.

— Merci, Percy. J'avoue être satisfait du résultat. Il ne me reste qu'un obstacle : trouver un surintendant pour l'usine de Grand-Mère. Un homme de confiance. Mon premier choix m'a déjà signifié son refus.

— Tu sais bien que je n'ai plus l'âge de relever un pareil défi. Et Maureen ne me le pardonnerait pas. Me vois-tu vraiment dans une usine à commander des ouvriers ?

Gregory sourit. Il savait que la réponse était sensée. Maureen aimait les concerts, les dîners mondains, les salons de bienfaisance. Imaginer cette grande dame dans les rues poussiéreuses de Grand-Mère relevait de la pure fiction.

— Tu trouveras quelqu'un, Gregory. J'en suis convaincu.

Ces mots, pourtant bienveillants, laissèrent un goût d'amertume. Gregory hocha la tête, mais au fond de lui, il doutait. Qui lui ferait encore confiance ? Rhys était parti. Florence aussi. Et ceux qui restaient, les plus proches, s'éloignaient un peu plus chaque jour.

Perceval prit place face à lui, dans le silence confortable de ceux qui se connaissent de longue date. Mais ce confort avait ses failles. Depuis le mariage, quelque chose avait changé. Un lien s'était

distendu. Perceval avait assisté à la cérémonie, oui, mais il s'était éclipse presque aussitôt. Gregory sentit le besoin brûlant d'éclaircir ce flou entre eux.

— Je n'ai pas revu Rhys depuis notre... dernière discussion, dit-il lentement. Et toi, tu n'en parles jamais. Je comprends pourquoi. Mais ça me manque. Il me manque.

Perceval resta un moment silencieux, le regard perdu vers la fenêtre.

— Maureen a appris par Charlotte que Florence était partie.

Gregory se raidit. Il grimaça.

— Elle parle trop, Charlotte.

— Elle s'inquiète, Gregory. Et Maureen... elle est protectrice avec Rhys. Tu le sais. Elle pense que Florence t'a peut-être épousé pour de mauvaises raisons.

Gregory se redressa, prêt à répliquer, mais Perceval leva une main apaisante.

— Pour ma part, je n'adhère pas à cette idée. Je connais ton cœur. Tu n'es pas capable de faire du mal intentionnellement. Mais je comprends que tout cela ait été brutal pour Rhys. Et pour toi aussi.

Gregory soupira.

— Je sais que je l'ai trahi. Et je ne m'attends pas à être pardonné. Mais je veux que tu saches, Percy... je ne voulais pas lui faire de mal. Pas à lui. Pas à Florence.

— Je le sais, murmura Perceval. Et je crois qu'un jour, Rhys le comprendra aussi.

Il marqua une pause, les mains jointes.

— Tu sais, Maureen était promise à un autre. Et pourtant... elle a choisi l'amour. Parfois, la vie décide pour nous.

Gregory hocha la tête, la gorge serrée. Il se reconnaissait dans cette histoire, cruellement.

— Elle ne vous porte pas dans son cœur pour l'instant, Florence et toi. Mais moi... je vois plus loin que tout ça. J'aurais voulu que Rhys trouve le bonheur auprès d'une femme comme Florence. Mais je me réjouis que ce soit toi qu'elle ait choisi. Et je reste convaincu qu'un jour, Rhys aussi finira par trouver celle qui lui conviendra.

Perceval se leva, d'un geste souple.

— Je te laisse à tes dossiers. Tu dois dénicher l'homme de confiance pour l'usine. Je vais réfléchir de mon côté. Et Gregory... n'hésite pas à me solliciter. Je suis là.

— Merci, Percy.

Gregory suivit du regard son aîné jusqu'à la porte. La discussion, bien que délicate, avait desserré un nœud en lui. Perceval restait un allié. Un pilier. Et, en refermant doucement la porte, Gregory sentit naître une pensée nouvelle. Une intuition, presque. Une idée émergeait pour le poste à pourvoir. Et pour la première fois depuis longtemps, l'espoir ne lui semblait plus tout à fait hors de portée.

3

La villa se devinait entre les arbres bordant l'allée, comme un secret familial qu'on retrouve après une longue absence. En découvrant sa silhouette nichée au sommet de la falaise, balayée par les vents de l'estuaire, Charlotte sentit son cœur se serrer d'une joie calme. Elle était enfin de retour dans son refuge, son havre de paix. Au loin, les vagues venaient se briser en un rythme régulier contre les rochers en contrebas, une symphonie douce, éternelle comme une berceuse marine.

À peine Jules Bélanger avait-il freiné la voiture que Jeremy bondit hors du véhicule, porté par une excitation que rien ne semblait pouvoir contenir. Il courut en direction de la maison, criant le nom de la villa comme on appelle un ami. Son enthousiasme, contagieux, se propagea aussitôt aux autres membres du petit groupe.

Marguerite Bélanger, prévenue par télégramme, avait rendu à la maison toute sa prestance estivale. La literie avait été lavée, les tentures secouées et les édredons aérés. Chaque pièce sentait la lavande et le bois propre, chaque coin brillait d'un soin méticuleux. La glacière était garnie de denrées fraîches ; viandes, poissons et quelques fromages, les lits faits, les fenêtres grandes ouvertes sur la mer. Tout était prêt pour accueillir les habitants saisonniers de la villa.

La villa, bien que modeste comparée au manoir Calder, n'en demeurait pas moins chaleureuse, élégante et remplie de ces souvenirs cumulés au fil des décennies. Désirée fut installée dans la chambre attenante à celle d'Etta, laquelle partagerait son espace avec Blandine, la domestique de la famille Reed. Jeremy, lui, rayonnait de fierté : il allait occuper sa propre chambre pour la première fois. Seule celle de Gregory était restée vide. Charlotte avait insisté : elle voulait croire encore qu'il viendrait, ou mieux encore, que Florence choisirait cet endroit pour se réfugier.

Lorsque Etta s'assoupit, alourdie par la fatigue du voyage, Désirée céda à l'insistance joyeuse de Jeremy, qui lui proposa une visite guidée de la maison. Main dans la main, l'enfant la conduisit jusqu'à la terrasse, d'où l'on embrassait le fleuve d'un regard. Le vent y portait l'odeur du sel et les cris des goélands. Désirée resta silencieuse un instant, saisie par la beauté du paysage. Jeremy lui montra une barque au loin, flottant sur l'eau miroitante.

— C'est sûrement monsieur Bélanger qui est en train de pêcher. Peut-être qu'un jour, ils me laisseront les accompagner...

Charlotte les rejoignit à ce moment précis, un sourire en coin.

— Tu devras demander la permission à ta mère avant de te jeter à l'eau avec les Bélanger.

— Je ne risque rien avec eux, maman. Ils veillent toujours sur moi.

— Nous verrons. En attendant, Blandine sert un goûter dans la cuisine. Dépêche-toi avant que ton petit frère ne mange ta part.

Jeremy disparut aussitôt, et Charlotte s'assit près de Désirée sur l'un des fauteuils longs, face au large.

— Cet enfant est incorrigible. Il me rappelle Gregory au même âge...

— Le mien, Gustave, faisait des razzias chez notre mère pour les galettes à la mélasse.

Les deux femmes rirent doucement. Désirée laissa son regard glisser vers l'horizon.

— Florence m'avait parlé de cette villa dans une lettre... mais jamais je n'aurais pu imaginer un lieu aussi apaisant.

— J'aime ma maison à Montréal, mais ici... ici, je me sens entière. Clinton n'a jamais apprécié les séjours au bord de l'eau. Dommage. J'aurais aimé partager cela avec lui.

— Peut-être est-ce le calme qui le dérange. Certains viennent de la ville et craignent le silence plus que le tumulte.

Charlotte haussa les épaules. Ses fils, au moins, partageaient son goût pour l'air du large.

— Je suis heureuse que vous soyez venue avec Etta. Votre présence nous est précieuse, Désirée. Et je crois que cet air marin fera le plus grand bien à notre chère intendante.

— Elle progresse. Lentement, mais elle progresse. Le docteur Hatley reste confiant.

— Je l'ai surprise à articuler quelques syllabes, juste assez pour réprimander Jeremy. Même muette, elle reste l'intendante en chef !

Elles échangèrent un sourire complice. Le silence se fit, bercé par le vent.

— Je ne pensais pas que le fleuve était si large, dit soudain Désirée.

— C'est ce qui surprend toujours. Il peut être splendide ou impitoyable. Mes parents... sont morts dans ses eaux. Une tempête. Leur bateau revenait d'Europe.

Désirée se figea, touchée par cette confidence.

— Chaque fois que Jeremy veut monter en barque, je dois me faire violence. Mais avec les Bélanger, j'ai confiance.

Elle comprenait. Elle connaissait cette peur. Elle l'avait vue sur le visage de sa mère, chaque fois que Gustave tardait à rentrer du chantier.

— Durant tout le voyage, j'ai espéré que Florence aurait choisi de venir ici. Elle aime cette villa presque autant que moi. Avez-vous eu de ses nouvelles?

— Aucune. Mais je reste persuadée qu'elle est chez nos parents, à Sainte-Julienne.

— Et si elle n'y était pas? Peut-être Gregory l'a-t-il rejointe... peut-être lui a-t-il enfin expliqué...

Charlotte baissa les yeux.

— Et s'il ne l'a pas fait? Je ne me vois pas apprendre à nos parents qu'elle a disparu.

— Savez-vous pourquoi elle est partie? Gregory parle d'un malentendu...

Désirée hésita. Le poids de la vérité lui brûlait la gorge.

— Ce n'est pas Florence qu'il faut blâmer... mais votre frère.

Charlotte leva les yeux, surprise. Elle s'apprêtait à corriger le formalisme de Désirée, mais se ravisa. Quelque chose, dans sa voix, sonnait juste. Elle l'écouta. Et Désirée, la gorge serrée, lui révéla tout. La lettre. Fiona. L'incompréhension. La douleur.

Charlotte pâlit. Et si Gregory... avait agi par intérêt? Ce doute, elle n'osait le formuler. Et pourtant...

— Je comprends mieux, dit-elle doucement. Je suis désolée pour Florence. Si vous entrez en contact avec elle, dites-lui que je comprends. Que je suis de son côté.

Elle se tut un instant.

— Peut-être... peut-être pouvons-nous faire quelque chose, vous et moi. Pour les aider. Pour qu'ils se retrouvent.

Désirée hocha la tête. Mais en elle, un chagrin profond grondait. Elle avait été celle qui avait ouvert la boîte de Pandore. Aveuglée par la jalousie, elle avait brisé le bonheur de sa sœur. Elle détourna le regard, les yeux humides. Peut-être que se battre pour cette réconciliation... serait le seul moyen de se racheter.

* * *

C'était seulement la deuxième fois que Clotilde s'aventurait hors du périmètre rassurant du quartier qui entourait le manoir Calder. La première avait été pour se rendre au bureau de la Calder Wood, chargée d'annoncer à Clinton Reed le mariage imminent entre Gregory et Florence. Une mission qu'elle n'avait pas oubliée, tant elle avait ressenti de nervosité à pénétrer ces lieux imposants. Cette fois, le rendez-vous avait été fixé à l'hôtel Albion, situé au bas de la ville, non loin du fleuve. Un lieu discret, choisi expressément par monsieur Reed pour éviter d'attirer l'attention. L'endroit, avec sa façade vieillissante et ses fenêtres à rideaux épais, avait un air

d'oubli propice aux rencontres confidentielles. Clotilde, fébrile, avait profité de cet après-midi de liberté rendu possible grâce à l'arrivée de Joséphine Nolet, la nouvelle domestique engagée par monsieur Calder, qui lui permettait à présent de bénéficier de moments de répit plus réguliers.

L'idée de se retrouver seule avec Clinton Reed dans une chambre d'hôtel lui avait fait battre le cœur plus fort, un mélange d'angoisse et de frissons secret. Pourtant, elle avait suivi l'homme sans protester jusqu'au deuxième étage, où il venait de récupérer la clé. L'hôtel sentait l'encaustique et les souvenirs fanés. Une fois la porte refermée sur eux, il l'avait attirée doucement contre lui, et elle s'était laissée faire, tentant de maîtriser le tumulte de ses émotions, les mains moites et les pensées en désordre.

— Vous êtes bien aimable de vous être déplacée jusqu'ici, Clotilde. Vous comprenez que je ne pouvais me présenter au manoir alors que ma femme vient tout juste de partir pour sa villa au bord du fleuve. Ma présence là-bas éveillerait trop de soupçons, dans le contexte actuel.

— Il me fait plaisir d'être ici, monsieur, si je peux encore vous être utile.

— Dites-moi tout, Clotilde.

Elle hocha la tête. Par où commencer? Comme convenu, elle avait remis la lettre à Désirée, qui s'était aussitôt empressée de la montrer à sa sœur. Les conséquences n'avaient pas tardé. Florence avait quitté précipitamment le manoir, sans dire à quiconque où elle se rendait. À son retour, Gregory avait trouvé la demeure vide et, selon Clotilde, il en était profondément bouleversé. Clinton, quant à lui, écoutait avec attention, s'efforçant de ne rien laisser paraître de la satisfaction sourde qui grondait en lui. Il gardait les bras croisés, mais ses yeux trahissaient un plaisir mal contenu.

— Monsieur Calder s’est plongé dans le travail. Il s’enferme tôt dans son bureau et n’en sort que pour regagner sa chambre. Il ne prend même plus ses repas dans la salle à manger.

— Et Florence ? N’a-t-il reçu aucune lettre d’elle ?

— Aucune. Et comme c’est moi qui lui apporte son courrier, je peux vous assurer que je n’ai rien vu de sa main.

Clinton acquiesça lentement. Les choses suivaient leur cours. Si Florence restait absente, Gregory n’aurait d’autre choix que de prendre des décisions au sujet de ses parts dans la compagnie. Et s’il tardait à réagir, lui, Clinton, s’assurerait que la Calder Wood ne soit pas laissée à l’abandon. Le départ de Florence, l’inaction de Gregory, l’obsession de celui-ci pour sa nouvelle usine... tout cela ouvrait un espace, une brèche dans laquelle il comptait bien s’insérer. Il entrevoyait déjà ses prochaines manœuvres, imaginait les alliances à reformer, les obstacles à écarter.

Et pourtant, au lieu de remercier Clotilde pour sa collaboration et de mettre fin à leur rencontre, il resta là, à l’observer. Il la découvrait sous un nouveau jour. Elle s’était apprêtée pour l’occasion, troquant sa tenue austère de domestique pour une robe modeste, mais seyante. Une robe bleu pâle, rehaussée d’un col de dentelle, qui lui donnait une allure presque douce. L’odeur fraîche de savon émanait de ses cheveux soigneusement coiffés. Elle se tenait près de lui, droite, le regard empreint d’un mélange de fierté silencieuse et d’abandon possible.

Un élan le poussa à s’approcher davantage. D’un geste brusque, il captura ses lèvres, défaisant en hâte les boutons de nacre de sa blouse. Il écarta le tissu avec empressement, découvrant la peau pâle de sa poitrine qu’il couvrit de baisers. Clotilde ne recula pas. Depuis longtemps, elle imaginait cette scène – ou une autre,

semblable. Elle avait rêvé d'être celle qui réconforterait ce mari délaissé, celle qui apaiserait ses tourments dans l'absence de Madame. Clinton Reed, en quête de chaleur, de domination ou d'oubli, ne la repoussa pas. Il s'agrippait à elle comme à une certitude, une distraction qui chasserait le vide de son existence trop rangée.

Et elle, aveuglée par le désir et le mirage d'une reconnaissance possible, ne demanda rien d'autre que de s'abandonner dans les bras de cet homme qui, pour une heure au moins, avait besoin d'elle. Peut-être, pensa-t-elle un instant qu'elle comptait plus qu'elle ne l'avait cru. Peut-être, dans ce geste égoïste, naissait enfin une place qu'elle pourrait occuper, même de l'ombre.